Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 10 (1953)

Heft: 3-4

Artikel: Autonomie et dépendance de la papyrologie

Autor: Martin, Victor

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-11567

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Autonomie et dépendance de la papyrologie[1]

Par Victor Martin, Genève

L'honneur de recevoir aujourd'hui le VIIe Congrès International de Papyrologie après d'autres centres de culture plus insignes par leur âge, leur éclat et leurs richesses, Genève le doit à la clairvoyance et à l'initiative du savant qui, pendant plus de quarante ans, de 1874 à 1917, a présidé aux études helléniques dans notre Université: Jules Nicole, dont il est juste que la figure soit évoquée à l'ouverture de notre réunion. Dès les années quatre-vingts du siècle passé l'importance des découvertes d'écrits grecs dans la vallée du Nil lui était clairement apparue. Convaincu d'emblée de l'enrichissement et du renouvellement que la science de l'antiquité classique ne manquerait pas de recevoir de cette source inattendue de renseignements qui jaillissait ainsi des sables du désert, il travailla durant toute sa carrière à en dériver quelques filets sur sa ville natale, réussissant à force de foi et de persuasion à réunir à Genève, avec des moyens plus que limités, une collection, modeste sans doute en comparaison de celles qu'abritent les musées des grandes capitales, mais représentative et nullement négligeable, de ces précieux témoins du passé classique de l'Egypte. En même temps, il créait ici un foyer d'études papyrologiques alimenté par ladite collection. De ce foyer, j'ai eu le privilège de profiter dès mes premières études universitaires sous la direction de Nicole, c'est là que j'ai été initié à la papyrologie et que je m'y suis attaché, et si j'ai aujourd'hui l'honneur d'occuper cette tribune pour ouvrir le VIIe Congrès International de Papyrologie, je n'oublie pas à qui, en dernière analyse, je le dois. Car si j'ai pu ensuite continuer à me former auprès des grands maîtres de notre discipline, les Wilcken, les Grenfell et Hunt, jouir de leur bienveillance, bénéficier de leur expérience et même, à l'occasion, devenir leur collaborateur, ce qui m'a donné accès auprès d'eux, ce fut la recommandation de mon maître genevois.

Mais il est encore un autre nom qu'il convient de prononcer en ce jour et dans les circonstances qui nous rassemblent, celui de l'égyptologue Edouard Naville. Ami et condisciple de Nicole, Naville qui pour son travail archéologique au service de l'*Egypt Exploration Fund*, devenu plus tard l'*Egypt Exploration Society*, se rendait toutes les années dans la vallée du Nil, s'est chargé dès les années quatre-vingt-dix des achats de papyrus au moyen de fonds récoltés par son camarade pour la plus grande partie grâce à des souscriptions privées. Plusieurs des plus belles pièces de notre collection telles que l'Iliade polystique, le grand papyrus latin dit Archives militaires du Ier siècle, la correspondance d'Abinnaeus et bien d autres encore ont été acquises par Naville chez les marchands du Fayoum et du Caire dans

[1] Discours prononcé à la séance d'ouverture du Congrès, le 1er septembre 1952.

l'intervalle de ses campagnes de fouilles en Haute Egypte. Ces achats témoignent d'un singulier bonheur, dû, n'en doutons pas, à un coup d'œil exercé. Sans la présence, à la source même, de cet acheteur averti, on ne voit guère comment notre collection aurait pu se constituer de façon aussi satisfaisante à un moment aussi favorable, car Nicole ne put se rendre en Egypte pour procéder lui-même à des acquisitions que passablement plus tard et à un moment où le marché n'était déjà plus si avantageux.

A se remémorer ainsi les circonstances grâce auxquelles Genève a pu devenir un centre d'études papyrologiques et le siège d'une collection de papyrus, on s'aperçoit qu'elles sont le produit, si je puis dire, de la collaboration confiante de l'hellénisme et de l'égyptologie pharaonique.

L'hellénisme, appliqué au domaine égyptien, était alors encore un débutant novice, l'égyptologie, plus âgée et expérimentée, plus familière des lieux et des hommes d'Egypte, faisait office de guide et de sœur aînée. Le résultat, en ce qui nous concerne, parle pour lui-même, et sans doute pourrait-on relever ailleurs des phénomènes analogues. La collaboration des deux disciplines, sur le terrain pratique, s'est révélée fructueuse. Ne devrait-on pas l'étendre, plus que ce n'est le cas aujourd'hui, au domaine scientifique? Quand l'Egypte, avec la conquête d'Alexandre, devint un état hellénisé qu'elle devait rester jusqu'à l'invasion arabe, c'est-à-dire pendant mille ans, elle avait derrière elle un passé multimillénaire qui lui avait donné une langue, une religion, des habitudes juridiques et des formes de vie sociale invétérées dont l'arrivée des Gréco-macédoniens n'a pas amené l'extinction, qui ont survécu à côté des apports helléniques et opéré avec eux une lente et plus ou moins perceptible symbiose. L'observation de ce phénomène, l'appréciation de son ampleur et du sens dans lequel il joue, est le principal objet d'étude proposé à l'égyptologie pour le millénaire auquel correspond la documentation papyrologique. Mais celle-ci éclaire presque exclusivement le côté hellénique de la question; par son abondance elle risque de fausser la perspective si on la considère exclusivement. Elle fait entendre la voix de la classe dominante, gréco-macédonienne, puis romaine, plus que celle des indigènes. A travers les documents grecs on devine, sans la voir très clairement, la population nationale assujettie, avec ses réactions à l'égard de l'administration étrangère. Pourtant, à l'occasion, une ligne de démotique sous une pièce écrite en grec vient nous rappeler que l'hellénisation restait de surface, qu'il y avait des profondeurs où elle ne pénétrait pas, ou peu. La classe sacerdotale notamment, toujours si prépondérante à travers toute l'histoire de l'ancienne Egypte, ne conservait-elle pas son ascendant, en dépit de l'hellénisation? Ces questions, si importantes, l'helléniste papyrologue ne peut y répondre avec ses seules ressources; la confrontation avec les documents contemporains en langue indigène est indispensable pour permettre une appréciation juste de la situation. C'est ici que le concours des égyptologues, tant philologues qu'archéologues, se révèle indispensable. La mise en commun, le rapprochement de tous les documents écrits et figurés d'une même époque capables d'en éclairer non

seulement l'histoire mais la physionomie morale est un besoin pressant. Il n'est peut-être encore ni très suffisamment ressenti ni effectivement satisfait. Nous n'en saluons qu'avec plus de contentement la présence dans nos assises d'égyptologues connaisseurs de la langue et des écritures nationales, de coptisants et d'arabisants, d'archéologues spécialisés dans l'étude des monuments et des représentations figurées de l'Egypte pharaonique, car tous ont leur mot à dire, au même titre que les papyrologues, quand il s'agit de l'Egypte hellénistique. Si les philologues nous apprennent que les inscriptions hiéroglyphiques gravées sur les temples de cette époque ne font que reproduire des formulaires antiques, c'est là un facteur historique qui n'est pas à négliger. Ce trait de conservatisme doit trouver sa place dans le tableau d'ensemble de la civilisation égyptienne à l'époque correspondante, en corrélation avec les autres traits révélés par ailleurs grâce à l'utilisation d'autres moyens d'information.

L'égyptologie au sens le plus large est la science de la civilisation de l'ancienne Egypte à travers les âges. Cependant cette civilisation a duré si longtemps, elle présente tant d'aspects, elle s'exprime par des moyens si divers tant linguistiques que plastiques qu'il a fallu constituer de nombreuses disciplines spéciales pour approfondir l'étude de ces différentes catégories. Chaque période successive d'autre part suffit et au delà à la capacité d'un érudit et, même dans ces limites, l'accroissement du matériel à considérer est tel que force est bien de le classer et de distribuer les domaines délimités à des investigateurs différents. Ainsi se sont constituées des disciplines spécialisées, consacrées chacune à telle ou telle parcelle de l'immense champ à exploiter. Le hasard des découvertes a souvent provoqué la formation d'une spécialité en imposant une concentration de l'intérêt et des efforts sur un point déterminé. C'est à une circonstance de ce genre que la papyrologie, à laquelle nous devons d'être rassemblés ici, doit son origine. Cette origine, son nom même en reflète le caractère accidentel. On est en effet toujours tenté de le mettre entre guillemets tant il exprime imparfaitement l'objet qu'il doit désigner. En effet, la papyrologie ne s'occupe pas exclusivement de papyrus, pas plus que de toute espèce de papyrus. Elle ne se limite pas davantage aux papyrus de provenance égyptienne. Les textes hiéroglyphiques, hiératiques, démotiques, coptes, arabes, araméens, hébreux écrits sur papyrus restent hors de son domaine propre, bien qu'ils puissent l'intéresser grandement de façon indirecte, tandis que des écrits grecs ou latins, quelle que soit leur provenance, sont revendiqués par elle, même si la matière qui les porte est autre que le papyrus. On voit que le premier principe d'unité de la papyrologie est d'ordre linguistique. Toutefois, dire qu'elle a pour matière les écrits originaux rédigés dans les deux langues classiques livrés par l'Egypte et le Proche Orient ne la définirait pas exactement puisque les inscriptions de mêmes langues et de même provenance ressortissent à l'épigraphie son aînée. Deux textes identiques, par exemple un édit royal ou préfectoral, seront traités par l'une ou par l'autre suivant que l'exemplaire conservé est gravé sur pierre ou écrit sur papyrus. On peut citer des exemples d'une pareille répartition

qui n'est pas du reste sans inconvénient. Nous voyons ici surgir le deuxième principe d'unité constitutif de la papyrologie qui doit compléter le premier en s'associant à lui; il concerne la graphie. C'est bien le procédé de transcription, à côté de et en liaison avec la langue, qui décide de l'attribution d'un écrit à la papyrologie, qu'il s'agisse d'un reçu griffonné sur un tesson ou de vers d'Homère ou de Virgile. La papyrologie est donc primordialement un concept paléographique. Ce sont leurs caractères graphiques qui apparentent seuls des écrits aussi disparates que ceux que nous venons de nommer et qui font qu'une même expérience paléographique est nécessaire pour les déchiffrer. Ce que tous ces écrits de nature si différente ont de commun, c'est bien d'être tracés avec de l'encre et un calame, peu importe sur quelle matière: papyrus, peau, bois, céramique ou autre chose encore. Il va de soi que les frontières de la papyrologie et de l'épigraphie ne sont pas tranchées et l'on pourra hésiter dans l'attribution à l'une ou à l'autre de textes tracés avec une pointe sur une tablette enduite de cire ou sur une feuille de plomb. Il n'en reste pas moins que le critère de classement énoncé tout à l'heure permet d'assigner à la papyrologie son domaine et sa fonction propres avec une certaine précision.

Comme on le voit, ce critère fait abstraction du matériel qui sert de support à l'écriture et par conséquent ne se réfère pas particulièrement au papyrus. On s'explique toutefois aisément que celui-ci ait donné son nom à la nouvelle discipline à laquelle les découvertes de la seconde moitié du XIXe donnaient naissance. Devant l'afflux extraordinaire et soudain d'écrits de toute nature, rédigés en grec, dont la grande majorité étaient effectivement tracés sur papyrus, on se mit tout naturellement à les traiter de «papyrus» par excellence et à baptiser papyrologie l'activité consacrée à leur élucidation. Le temps n'était pas alors aux définitions, aux distinctions précises, à la fixation de limites. Ces préoccupations théoriques ne pouvaient apparaître que plus tard, quand, le premier déblayage accompli, on put jeter un regard d'ensemble sur ce qui avait été fait et mesurer ce qui restait à faire, qu'on réalisa aussi l'extraordinaire variété du matériel écrit révélé par le déchiffrement des textes, qu'on dénombra tous les chapitres de la science de l'antiquité classique auxquels il apportait des contributions. A ce moment les dénominations étaient déjà ancrées dans la tradition et il serait vain de chercher à les modifier. Il suffira d'être bien au clair sur le sens qu'il convient de leur donner, sens que leur lettre n'exprime pas toujours parfaitement.

Toujours est-il que les premiers papyrologues, mis en possession d'un abondant matériel de textes, devaient commencer par les lire, ce qui n'était pas si simple vu l'extrême variété des écritures qu'ils présentaient et, en général, la non moins grande nouveauté de celles-ci. La référence aux calligraphies des *codices* grecs du moyen âge ne pouvait pas en général être d'un grand secours. Presque tout était à découvrir dans ce domaine jusque là ignoré. Les premiers papyrologues qui étaient par nécessité des hellénistes mais non pas toujours des paléographes de carrière ont dû le devenir en se formant par la pratique. Si l'on se représente les conditions dans lesquelles ils travaillaient il y a cinquante ou soixante ans, dépour-

vus des instruments de travail auxiliaires que constituent aujourd'hui les traités de paléographie, les recueils de facsimilés, les répertoires, les dictionnaires et surtout l'abondance des textes parallèles ou analogues, on s'étonnera beaucoup moins des erreurs de lecture qu'ils ont pu commettre que de l'étendue du succès de leur travail de pionniers. L'importance primordiale de la paléographie, raison d'être, base et racine de la papyrologie, est apparue d'emblée à ses adeptes du début. Dès 1898, Sir Fred. Kenyon, que nous avons eu le privilège de compter parmi les présidents d'honneur de notre Association Internationale de Papyrologues jusqu'à sa mort survenue le 24 Août 1952, à la veille de notre réunion, publiait une *Paleography of Greek Papyri*, ouvrage qui a été la grammaire des papyrologues de ma génération et reste la matrice de tout ce qui a été écrit sur le même sujet par la suite. C'était la première et par là inappréciable tentative d'introduire l'ordre et la clarté dans le chaos des écritures grecques révélées par les papyrus. Sept ans plus tôt déjà Wilcken avait procuré aux étudiants les *Tafeln zur älteren griechischen Paläographie* (1891), auxquelles vinrent s'ajouter en 1898 les *Schreibtafeln zur älteren lateinischen Paläographie*, en 1900 les *Papyrorum scripturae graecae specimina isagogica* de Wessely. Une vérité essentielle nous est rappelée par ces publications si proches des origines de notre discipline, à savoir que la papyrologie est d'abord une branche de la paléographie et que le papyrologue est, *stricto sensu*, un paléographe. Ainsi s'explique et se justifie la première place donnée dans nos travaux de cette année à un exposé consacré à la paléographie. Il aura de plus le mérite d'associer papyrologie et épigraphie, évitant la séparation dont nous signalions tout à l'heure les inconvénients.

Le domaine propre de la papyrologie est donc constitué par les différentes espèces d'écritures grecques et latines pratiquées en Egypte et ailleurs dans le Proche Orient pendant le millénaire qui s'étend de la conquête d'Alexandre à celle des Arabes. Il est clair que si des circonstances heureuses mettaient au jour dans d'autres parties de l'*οἰκουμένη* antique des documents en langues classiques tracés de la façon définie tout à l'heure, ils appartiendraient à la papyrologie. Un cas vient d'être fourni par les tablettes de bois portant des actes privés de l'époque vandale (Ve siècle), rédigés en latin trouvés dans la région de Tébessa près de Constantine en Algérie. Souhaitons que cette remarquable découverte soit suivie de beaucoup d'autres semblables[2].

Mille ans d'écriture grecque et latine dans plusieurs pays différents, voilà certes un vaste domaine d'une étendue presque incontrôlable, si l'on se représente non seulement les différentes calligraphies simultanément ou successivement en usage, mais la variété quasi illimitée des graphies individuelles dont les spécimens surabondent dans nos papyrus du fait même de la nature de beaucoup d'entre eux, lettres et actes privés, comptes de ménage, mémorandums, listes et brouillons de tout genre, sans compter le fait que les agents de l'Etat se dispensaient de calli-

[2] Le P. Benoît, au cours du congrès, en a signalé une autre faite dans le désert de Juda. Elle comprend des fragments grecs et latins.

graphier dès qu'il s'agissait de menus documents administratifs de la vie courante tels que les reçus et les quittances, par exemple. L'exposition de quelques spécimens de notre collection genevoise, organisée à l'occasion du présent congrès, suffira malgré ses modestes proportions, pour illustrer cette observation. Le domaine ainsi défini est si vaste qu'il invite presque déjà à la spécialisation. On s'en convaincra en comparant à l'occasion deux textes de même espèce, l'un ptolémaïque et l'autre byzantin, par exemple. En lisant commodément dans une publication un texte édité selon les normes de notre typographie d'aujourd'hui, le lecteur étranger à la paléographie ne se doute guère des efforts de lecture qu'il a pu coûter au déchiffreur. Une transcription tant soit peu correcte et complète ne s'obtient souvent qu'après des tentatives incessamment renouvelées pouvant s'échelonner sur des mois et même des années. Entre l'*editio princeps* et une réédition postérieure, il arrive que tel texte change complètement de figure.

Considérée sous l'angle de la paléographie qui est sa base, la papyrologie peut donc, en théorie du moins, paraître autonome; la science des écritures employées dans un périmètre géographique donné, pendant un laps de temps déterminé, constitue bien une discipline distincte. Pratiquement cependant, dans quatre cas sur cinq, pour éditer un texte papyrologique, il ne suffit pas d'être en état de le lire, pour la bonne raison que son contenu n'est complet que tout à fait exceptionnellement. Presque toujours des lacunes plus ou moins étendues le défigurent, si bien que, pour être scientifiquement utilisable, il doit être complété dans la mesure du possible, opération délicate qui incombe aussi au papyrologue, comme du reste à l'épigraphiste. L'*ars supplendi* doit donc accompagner chez lui l'*ars legendi* et le relayer, mais en restant toujours en étroit contact avec lui et sans jamais lui faire violence. Entre eux une étroite collaboration est indispensable. On peut mesurer sa fécondité en étudiant les éditions procurées par les maîtres de notre discipline, les Wilcken, les Grenfell, les Hunt, les Vitelli, les Jouguet, les Kenyon pour ne citer que des hommes aujourd'hui, hélas, disparus du milieu de nous. Tous furent à la fois de grands paléographes et de grands humanistes.

Les fameux *Urkundenreferate* de Wilcken notamment fournissent en abondance des preuves éclatantes de l'appui réciproque que se procurent mutuellement une connaissance incomparable des écritures, du tracé des lettres aux différentes époques et de toutes les espèces si variées de transcriptions depuis la calligraphie du scribe professionnel jusqu'au graphisme le plus négligé ou le plus individualisé et d'autre part une information universelle touchant tous les aspects de la société productrice de ces écrits: de son histoire politique, sociale, religieuse, de ses institutions, de ses mœurs et de tous les problèmes qui s'y posaient, ainsi que du milieu historique auquel elle appartenait. Alors, l'esprit soutenant l'œil, et l'un et l'autre organe se prêtant un mutuel appui, surgissent ces déchiffrements et ces restitutions qui font notre admiration et qui bien souvent arrachent à des vestiges à peine visibles ou à des lambeaux d'apparence inutilisable des informations d'une valeur inappréciable. L'imagination nourrie de connaissances positives propose au paléo-

graphe aux prises avec un texte de lecture difficile et coupé de lacunes des hypothèses dont son œil devra apprécier la compatibilité ou l'incompatibilité avec les traces positives d'écriture restées visible sur le papyrus. Plus ces hypothèses seront nombreuses, plus il y aura de chance pour l'une d'elle de concorder avec les restes de l'écriture. Car une lecture, si séduisante soit-elle d'autre part, qui ne rend pas justice, ne fût-ce qu'à un seul jambage, du passage à déchiffrer, doit être impitoyablement écartée. La tentation est parfois grande pour l'esprit imaginatif de faire violence à l'œil et de lui imposer une lecture qui ne le satisfait pas absolument. Une rigoureuse inflexibilité à cet égard marque le grand papyrologue. Mieux vaut laisser un blanc dans une transcription que de le combler par une restitution arbitraire qui, grâce au prestige de l'imprimé, risque de s'imposer à l'attention, de passer pour définitive et d'engendrer une progéniture d'erreurs. L'horreur du vide est certes légitime chez le papyrologue, mais il doit se garder d'y céder à tout prix et, si son idéal reste une transcription sans lacune de la pièce qu'il édite, il ne faut pas que ce résultat soit obtenu aux dépens de la sécurité des restitutions. Sur ce point aussi, l'exemple de nos grands maîtres reste notre modèle. Leur retenue occasionnelle mérite autant d'admiration que leurs restitutions les plus éclatantes.

La fonction primordiale du papyrologue, sa raison d'être comme tel, consiste donc à procurer le déchiffrement et la restauration aussi correcte que possible des écrits de tout genre qui sont de sa juridiction. L'interprétation, comme on l'a vu, est partie intégrante de ce travail; déchiffrement et interprétation vont de front même si l'édition laisse ultérieurement l'interprétation de côté comme dans les B. G. U. ou dans notre publication des P. Gen. En général les éditions s'accompagnent aujourd'hui de commentaires plus ou moins abondants destinés à expliquer les textes et à signaler les points sur lesquels ils confirment nos connaissances antérieures, les augmentent ou les corrigent, enfin les problèmes nouveaux qu'ils posent. Sous ce rapport les éditeurs des P Oxy. ont d'emblée établi un type de commentaire qui, par sa sobriété, son souci de l'essentiel et la sûreté de son information peut être tenu pour exemplaire dans tous les sens de ce terme.

Considérés individuellement nos papyrus sont des matériaux. Au sortir des sables qui les ont conservés pendant tant de siècles, ces matériaux, comme les blocs frais extraits d'une carrière, sont encore bruts. Il s'agit de les rendre utilisables. C'est la tâche du papyrologue éditeur, telle que nous l'avons décrite. Elle va du dépliage et de la réparation matérielle des originaux jusqu'à leur déchiffrement, leur restitution aussi complète que possible et leur transcription conforme à nos habitudes typographiques d'aujourd'hui. A ce moment les matériaux dont nous parlions sont prêts pour la construction. Je veux dire par là qu'ils sont maintenant proposés à l'historien de l'antiquité et au philologue classique sous une forme qui leur permet, sans être entravés par la physionomie matérielle des originaux, de les faire servir aux fins que leur assigne respectivement la discipline qu'ils pratiquent. Pour l'historien par exemple, tout écrit, si humble ou si exalté soit-il, est un témoignage et, de ce fait, l'intéresse.

Il est bien évident que rien n'empêche le papyrologue de cumuler l'exercice de cette spécialité avec la pratique de l'histoire ou de la philologie classique et d'utiliser au bénéfice de l'une ou de l'autre discipline les documents qu'il a déchiffrés lui-même. La conjugaison des deux activités a produit et continue à produire des œuvres remarquables dont le modèle a été fourni à l'aurore de la papyrologie par les *Ostraca* de Wilcken, première synthèse de l'économie de l'Egypte hellénistique, fondée sur un exploit paléographique de première grandeur, le déchiffrement de centaines d'ostraca, documents qui comptent parmi les plus indéchiffrables. Cependant il n'est pas indispensable d'être papyrologue, au sens technique, pour utiliser la documentation papyrologique. Le rôle du papyrologue, comme celui de l'épigraphiste, consiste, on le voit, avant tout à fournir des matériaux à l'historien de l'antiquité et au philologue classique. A l'égard des deux disciplines en question, la papyrologie fait fonction de science auxiliaire, alors que, envisagée sous l'angle de la paléographie, à l'exemple encore de l'épigraphie, elle peut se proclamer autonome, du moins dans une large mesure.

D'un autre point de vue encore une certaine autonomie devra être reconnue à la papyrologie. De nouveau ici la comparaison avec l'épigraphie est instructive. Les écrits dont s'occupent ces deux disciplines sont souvent identiques ainsi que nous l'avons déjà remarqué; ils ne diffèrent que par le mode de transcription et l'écriture employée. Cependant, d'une manière générale, si le matériel dont s'occupe l'épigraphie s'étend sur une plus longue durée et provient d'un domaine géographique plus vaste, celui de la papyrologie, plus limité quant au temps et à l'espace, est par contre plus varié et plus dense. Beaucoup de catégories abondamment représentées en papyrologie font défaut en épigraphie. On ne grave sur la pierre, procédé difficile et coûteux, que ce que l'on juge digne de durer. On ne trouvera sous cette forme ni correspondances privées ni quittances d'impôt par exemple, espèces qui fourmillent dans les papyrus et ne rencontrent guère d'analogues que dans les tablettes du Proche Orient, produit d'une autre époque et d'une autre civilisation. La documentation papyrologique se trouve être ainsi en grande partie seule en son genre; on cherche en vain des parallèles auxquels on puisse se référer pour l'expliquer, force est donc bien de lui demander à elle-même son explication, en comparant et rapprochant ces milliers d'écrits éphémères pour les éclairer les uns par les autres. Ce travail commencé dès l'origine est allé en s'amplifiant et s'approfondissant au fur et à mesure de l'accroissement des découvertes et de la multiplication des publications de textes originaux. Chacune de celles-ci apporte quelques traits nouveaux au tableau de la civilisation égyptienne de l'époque hellénistique et au delà. Ces mêmes circonstances ont provoqué l'apparition d'innombrables monographies accompagnées de celle des grands traités et répertoires de tous genres qu'il est inutile de spécifier devant un pareil auditoire, car ces ouvrages constituent aujourd'hui la bibliothèque de référence dont aucun papyrologue ne peut se passer. L'abondance de la matière, son caractère unique, l'originalité foncière de la région dont elle provient réclamaient et

favorisaient la constitution d'une discipline particulière consacrée à son étude. Celle-ci, poussée avec énergie depuis plus d'un demi-siècle et toujours en progrès nonobstant les temps d'arrêt imposés par deux guerres mondiales aussi funestes l'une que l'autre à ce genre d'études, a tendu à dégager avec toujours plus de précision la physionomie de l'Egypte dans ses variations successives, durant le millénaire au cours duquel elle passa du rang de province de l'Empire d'Alexandre à celui de royaume indépendant sous la dynastie lagide, pour redevenir partie intégrante de l'Empire romain, puis de l'Empire byzantin et finalement de celui des Caliphes jusqu'au jour où la langue arabe supplanta définitivement les idiomes classiques qui avaient pendant plus de mille ans servi aux besoins administratifs du pays et laissé précisément derrière eux, sous forme de nos papyrus, tant de témoins de leur utilisation journalière pour les usages les plus divers. Ainsi, la papyrologie a tendu à déborder son cadre paléographique pour s'identifier avec une discipline elle aussi quasi autonome qu'on pourrait qualifier de science de l'Egypte post-pharaonique, conséquence elle-même de la documentation papyrologique et inconcevable sans celle-ci.

Cette concentration de la papyrologie sur elle-même est donc explicable et justifiée. Elle a produit des résultats remarquables et continuera à se manifester, étant indispensable. Elle a sa raison d'être et répond à une nécessité. Cependant elle ne doit pas nous accaparer au point de nous faire oublier que l'Egypte, berceau de la papyrologie, si différente qu'elle fût du reste du monde, si exceptionnelle par sa position, son climat, son hydrographie n'en était pas moins pour cela partie d'un tout plus vaste, même au temps où elle était une monarchie indépendante. Elle appartenait au monde gréco-latin dont elle partageait essentiellement, sans en reproduire identiquement les formes, les destinées. Du reste les coryphées que la papyrologie, dès ses débuts, a eu le privilège d'avoir pour guides, étaient de trop grands esprits pour se cantonner étroitement dans les limites d'une discipline accessoire si attachante fût-elle. U. Wilcken qui a pénétré plus profondément que personne dans le détail des recherches proprement papyrologiques est aussi l'auteur d'une biographie d'Alexandre et, mieux encore, d'une histoire de la Grèce dans le cadre de l'histoire orientale. Après lui, les W. Otto, les M. Rostovtzeff, d'autres encore ont suivi la même voie. Ils ont fait servir leurs recherches les plus spéciales à l'élaboration de vastes tableaux d'ensemble.

Sans doute notre connaissance de l'Egypte gréco-romaine se nuancera et s'approfondira toujours à la suite des découvertes qui ne manqueront pas de se produire encore en abondance, car une connaissance, même superficielle, de ce pays étonnant enseigne qu'il est, sous ce rapport, inépuisable; il semble pourtant que la papyrologie ait déjà suffisamment rempli son rôle pour permettre un examen fructueux sinon définitif du thème proposé à notre réunion, l'originalité de l'Egypte dans le monde gréco-romain. En le proposant nous avons précisément voulu, tout en proclamant les droits de la papyrologie à l'autonomie dans les limites justifiées que nous avons essayé de fixer, la faire apparaître aussi dans son rôle d'auxili-

aire de la science générale de l'antiquité classique dans son sens le plus large. Ce thème sera traité de différents points de vue par des connaisseurs éminents dans leur domaine respectif. Il va sans dire que nous n'avons pas la prétention d'épuiser en quelques séances une matière aussi vaste, et cela d'autant moins que deux conférenciers qui avaient bien voulu se charger de deux secteurs importants de notre sujet général, nous ont fait défaut à la suite de circonstances imprévues et indépendantes de leur volonté. Nous exprimons à MM. Adriani et Drioton les vifs regrets que nous cause leur absence. Elle creuse dans notre programme un vide irréparable. Néanmoins nous espérons que l'ensemble des études qui vont nous être présentées permettra de se faire une idée de la contribution apportée par la papyrologie à la science de l'antiquité classique en général. Certains des orateurs que nous aurons le privilège d'entendre ne sont pas, au sens technique que j'ai tenté de définir tout à l'heure, des papyrologues. Mais ils sont des familiers et des usagers de la documentation papyrologique à laquelle ils demandent des informations sur les questions qui les intéressent. Leur collaboration n'est pas seulement pour les papyrologues un honneur et un encouragement. Elle leur est indispensable, d'abord pour les suggestions qu'ils en reçoivent, mais surtout parce que ces savants à l'horizon plus vaste les empêchent de s'enfermer dans les étroites limites de leur technique particulière et leur rappellent dans quelle perspective la papyrologie doit être envisagée pour remplir utilement sa fonction. Il nous sera précieux d'apprendre d'eux comment ils apprécient notre discipline, quels services ils en attendent et dans quelles limites, quelles instructions ils lui doivent et sans doute aussi quelles exigences ils ont à formuler à son égard. Pour remplir sa tâche, la papyrologie fait appel à toutes les branches de la science de l'antiquité. En revanche elle apporte à ces mêmes disciplines spécialisées sa moisson de documents originaux. Il appartient aux historiens et aux philologues d'en extraire le suc pour confectionner leur miel. Ainsi la papyrologie m'apparaît-elle – si l'on me permet cette comparaison peut-être un peu irrévérencieuse mais que suggère le pays auquel elle doit son existence – comme un vaste bazar aux multiples comptoirs, proposant leur marchandise préparée et classée aux clients qui viennent y satisfaire leur besoins respectifs; à elle de leur présenter ses produits sous la forme la plus attrayante et la mieux adaptée à leur goûts. Mais par là elle accède à la dignité de constituer un centre de ralliement de presque toutes les disciplines dont le faisceau constitue la science de l'antiquité classique. Chacune de ses disciplines peut profiter d'elle en quelque mesure, et mieux la papyrologie accomplira sa propre tâche, mieux elle servira l'ensemble auquel elle appartient. Une réunion comme la nôtre illustre bien cette fonction par la variété des participants venus de tous les horizons de la science de l'antiquité; paléographes, historiens, théologiens, archéologues, juristes, sociologues se réunissent autour des papyrus, s'instruisent mutuellement et prennent conscience, dans ce contact, de leur solidarité, de leur interdépendance et de l'unité du but vers lequel ils tendent tous: l'approfondissement de notre connaissance des civilisations classiques, fondement de la nôtre.